

**Zeitschrift:** Neue Schweizer Rundschau  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 13 (1945-1946)

**Artikel:** Chronique romande  
**Autor:** Fosca, François  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-759161>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CHRONIQUE ROMANDE

PAR FRANÇOIS FOSCA

Ce printemps de 1945 a vu paraître à Genève quatre romans. Très différents les uns des autres, ils méritent, à des degrés divers, l'attention.

S'il me fallait désigner celui d'entre eux qui me paraît le plus remarquable, je me déciderais pour *Crèveœil* de Jean Marteau (Editions du Cheval ailé). Jean Marteau, qui vient d'entrer dans la quarantaine, est une personnalité à part dans les lettres romandes; notamment par une indépendance d'esprit qui se manifeste nettement dans les articles de critique qu'il donne à la *Tribune de Genève*. Dans nos milieux littéraires, et à Lausanne encore plus qu'à Genève, trop de gens croiraient perdre la face s'ils n'adoptaient pas aveuglément les dernières modes de Paris. Jean Marteau, lui, se moque des mots d'ordre; ses appréciations, où le sens critique est fortifié par une solide culture, se signalent par leur intransigeante liberté de jugement.

Mais cette indépendance, il ne l'affirme pas moins par la façon dont il conçoit et rédige ses romans. On y découvre avec joie un don qui n'est pas très répandu chez nos romanciers. Marteau ne veut pas se contenter de relater par le menu les petits faits de l'existence quotidienne, de nous dépeindre des êtres comme il y en a beaucoup. Il lui faut des destinées et des âmes «hors série». Un roman de lui se présente comme un monde à part, qui a sa population et son climat particulier. Les personnages ne sont pas situés dans un décor plus ou moins approprié, devant lequel ils évoluent. Ils baignent dans un milieu, une sorte de bouillon de culture, qui a un caractère, presque une personnalité, et qui constamment réagit sur eux, intervient dans leur existence psychique; milieu qui est composé par la nature environnante, et est soumis étroitement aux variations atmosphériques. Celles-ci tiennent un rôle important dans les romans de Marteau; car ses personnages sont tous, plus ou moins, des grands nerveux, infiniment sensibles aux changements de temps, aux influences obscures qui émanent de la terre et du ciel.

Tout cela apparaissait déjà dans les deux derniers romans qu'avait

publiés Marteau: *Mainmorte*, angoissant récit dont l'action se déroule dans le Jura, et *Arc-en-ciel*, ouvrage où il a évoqué avec autant de pénétration que de finesse la naissance et le développement du don artistique chez un musicien.

Mais avec *Crèveœuf*, Marteau me paraît avoir fait un pas en avant très net, et faire preuve dans ce livre d'une maîtrise qui met en valeur les qualités qui constituent son originalité. Déjà, par le choix du sujet, il révèle son horreur des chemins battus. Il faut passablement de courage pour élire comme personnage principal d'un roman un bâtard de l'infortuné roi Louis XVI, un être mal adapté à la vie normale, et nous le montrer évoluant dans la société genevoise entre 1820 et 1840. Raconter les péripéties par où passe Alphonse de Crèveœuf serait trop long. Elles servent avant tout à nous présenter deux caractères d'une rare complexité, le héros, Crèveœuf, et l'étrange Denise Consalvi, dont la tare inguérissable est l'impuissance d'aimer. Entre ces deux âmes «peu communes», dont Marteau s'est plu à décrire les variations psychologiques, se joue un jeu serré qui se termine par la mort tragique de Crèveœuf et par le suicide de Denise. Autour de ces protagonistes gravitent des personnages divers que Marteau a croqués avec une précision ironique. Il a également jeté dans le cours de son récit, à propos de Genève et des Genevois, de l'homme et de la société, des remarques qui ne plairont pas à tout le monde, mais qui vont fort loin. Assurément, elles sont en général assez amères, mais leur amertume est tonifiante, et une pitié narquoise la tempère. Il est si rare, de nos jours, et si satisfaisant, d'entendre s'élever la voix de quelqu'un qui refuse d'être dupe!

Dans sa *Guerre des Mannequins* (Editions du Rhône), Jacques Aubert fait également preuve d'imagination, mais tout autrement que Marteau. Chez ce dernier, l'imagination fournit un sujet hors de l'existence banale, et l'auteur enrichit ce sujet de tout ce que lui a appris son expérience de la vie. Jacques Aubert est moins curieux de psychologie que Marteau. Dans ses livres, l'imagination règne en maîtresse et mène le jeu; elle a pour tâche de tirer d'un thème insolite les variations les plus audacieuses, de permettre au fantastique de prendre le pas sur le réel. Il est impossible de raconter en quelques lignes *La Guerre des Mannequins*; et la résumer donnerait quelque chose d'analogue à un papillon dont les ailes seraient privées de leur poussière multicolore. On peut quand même signaler que de nouveau dans ce roman Jacques Aubert s'est complu à évoquer un Paris populaire et presque fantomatique, qui n'a qu'un rapport lointain avec la plate réalité, et qui pourrait être aussi bien le Paris de 1900 que le Paris de 1930. C'est un Paris où l'on peut s'attendre à tout, même à

voir des tritons et des sirènes s'ébattre dans le bassin des Tuilleries, et des fées sortir des Galeries Lafayette. Voilà un livre qui déconcertera bien de lecteurs, car en général le Romand se méfie du fantastique, mais qui en enchantera beaucoup d'autres, qui souhaiteront que l'auteur persévère dans une veine qui lui convient si bien.

*Propriétés privées* (Editions de la Frégate) est le premier roman de Claire Vallier; et elle en annonce trois autres qui viendront le compléter, l'ensemble devant former «une *saga* du Languedoc». Il est hors de doute que Claire Vallier a des dons de romancier, et une manière très personnelle de nous présenter les actions et les réactions de ses personnages. On lui en veut donc d'autant de n'avoir pas poussé assez loin son travail. Quand on est capable d'écrire un roman de la classe de *Propriétés privées*, on a le devoir d'être plus difficile envers soi-même, de ne pas compter sur un certain charme de style pour faire passer sur les négligences.

Ce roman nous raconte les faits et gestes, entre mars 1932 et février 1940, de quelques hommes et femmes qui mènent une existence plus ou moins oisive dans leurs propriétés du Lot. Pour nous évoquer ces personnages, l'auteur use de notations brèves qui captent des états d'esprits fugitifs. C'est en multipliant ces petites touches subtiles, indirectes, et à première vue sans signification profonde, qu'elle parvient peu à peu à nous faire concevoir la personnalité de ces êtres. Qu'ils vivent devant nous, c'est certain, mais non de la vie à base de matérialité physique que l'on trouve dans les romans de Zola et de son école. On arrive à les connaître à fond, sans pourtant être capable de réduire chacun d'eux à un schéma précis. Dans la façon dont elle saisit et fixe ces irisations psychologiques, Claire Vallier montre beaucoup de finesse et de clairvoyance, et aussi, par moments, une sorte de cruauté froide. Elle a de ses personnages une connaissance qui semble plutôt le fruit de l'intuition que d'une observation méthodique, et être douée d'antennes qui lui permettent de capter ces ondes de l'inconscient dont l'importance est trop souvent négligée. Sensible à l'atmosphère des lieux, à ce qu'y élabore la collaboration des hommes avec les choses, elle accorde aux demeures, dans son roman, une place qui fait d'elles de véritables personnages.

Pour ma part, j'attendrai avec curiosité et sympathie les prochains romans de Claire Vallier. Mais je me permets de souhaiter qu'ils soient d'un tissu plus serré que le premier, et qu'elle en éliminera les bavures qui de temps à autre le déparent.

*Soif*, de Lily Doblhoff (Editions de la Frégate), est une traduction, d'ailleurs excellente, du hongrois. Un jeune homme nommé Jean par-

court diverses contrées de l'Europe en guerre avec la louable ambition d'apporter son secours spirituel à tous ceux qui souffrent, et c'est pour lui l'occasion de s'entretenir avec divers inconnus. Je dis bien «inconnus», car l'auteur a cru devoir laisser dans l'imprécision, non seulement les lieux où se passent les épisodes, mais aussi les interlocuteurs de Jean. Je suppose qu'elle a voulu cela pour conserver à son récit un caractère de généralité. Mais le résultat est néanmoins fâcheux, car l'on a l'impression de conversations se déroulant dans le brouillard, et ces personnages demeurent trop vagues pour que leurs fortunes nous émeuvent vraiment. Ce qui est dommage, car il émane de ce livre d'un pathétique contenu une noblesse de pensée qui mérite le respect.